

JOURNAL ASIATIQUE

OU

RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

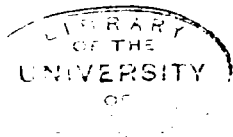
révisé

PAR MM. BARBIER DE MEYHARD, BELIN, BOTTA, CAUSSIN DE PERCEVAL
CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, REINAUD
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SANGUINETTI, SÉDILLOT
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME IX



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVII

邱長春西遊記

RELATION

DU

VOYAGE DE K'HIÉOU, SURNOMMÉ TCHANG-TCH'UN

(LONG PRINTEMPS), À L'OUËST DE LA CHINE,

AU COMMENCEMENT DU XIII^e SIÈCLE DE NOTRE ÈRE.

PAR M. PAUTHIER.

Au nombre des documents relatifs à la conquête de l'Asie centrale et occidentale par les Mongols, que j'avais préparés pour être insérés dans mon *Introduction au Livre de Marco Polo*, publié dans l'année 1865, se trouvait la traduction qui va suivre. Son étendue et son caractère plus général m'avaient empêché de le joindre aux trois autres documents plus spéciaux qui font partie de cette Introduction¹.

J'ai pensé que la Relation dont je donne ici la traduction mérite à beaucoup d'égards de recevoir la publicité du *Journal asiatique*. Le texte dont je me suis servi est tiré, comme les documents ci-dessus cités, de la troisième édition du *Hài-koüe t'ou tchi*². Je l'ai traduit intégralement ainsi que toutes les notes nombreuses et étendues dont il est accompagné, lesquelles notes sont très-propres à faire apprécier le degré des connaissances en géographie occidentale que possèdent les écrivains chinois actuels.

¹ Pages cxii-cl.

² K. 31, n^o 1-11. Édition de 1853.

Comme l'éditeur n'a donné aucune notice historique sur le personnage qui est le sujet de cette Relation, j'ai cru devoir faire précéder ma traduction de la courte notice que j'ai trouvée dans la grande Géographie historique et descriptive de la Chine que je possède.

NOTICE SUR K'IEOU TCHÂNG-TCHÛN, traduite du *Tà t'sing*
ï t'oung tchi (k. 106; f^o 31-32).

K'ieou, surnommé *Tch'ou-kî* (promoteur de la science dans son pays natal), était de T'si-hia (du département de Tang-tchéou, dans la province du Chên-toûng). Il se donna lui-même la qualification de *Tchâng-tch'ún tsèu* (fils du long printemps). Dans son enfance, ceux qui eurent occasion de le connaître l'appelèrent un petit prodige, en disant qu'il deviendrait un jour le chef supérieur des Chîn-sièn (divins anachorètes). A l'âge de dix-neuf ans il alla étudier la « Vérité absolue » (*t'siouan-tchin*, phraseologie des sectateurs de Laò-tseù) au mont *Kouán-lán* de Ning-hai¹. Il y fut le condisciple au même degré de Mâ-yu². Il devint, sous la discipline de son maître Tchoûng-yâng-wâng, un homme d'une droiture et d'une sincérité parfaites (*tchin-jîn*). Tchoûng-yâng le considérait comme un vase précieux (c'est-à-dire, comme un jeune homme doué des plus hautes

¹ C'est une montagne située à 40 li au sud-est de la ville chef-lieu d'arrondissement de Ning-hai, département de Tang-tchéou. (*Tà-t'sing-ï-t'oung-tchi* K. 106; f^o 9.)

² Autre homme célèbre du même département et son contemporain, qui servit les Kin.

facultés et du plus grand mérite). Les Kîn et les Soung lui envoyèrent des exprès pour l'engager à se rendre près d'eux; mais il n'y consentit pas. Le fondateur de la dynastie des Youen (ou Mongols), T'ai-tsou, l'appela près de lui. Il se rendit à son invitation. T'ai-tsou (Dchinghis-khâan) lui demanda «quels étaient les meilleurs moyens de bien gouverner.» — Il répondit que «révérer le Ciel, aimer le peuple, en étaient la base fondamentale¹.» Il lui demanda ensuite «quelle était la voie (*taó*), le moyen d'avoir une longue vie, et d'obtenir un grand renom dans la postérité.» — Il répondit respectueusement que «c'était de conserver toujours un cœur pur et de modérer ses désirs².» T'ai-tsou approuva beaucoup ces paroles. Il lui conféra un sceau (en deux parties) à tête de tigre, et l'institua son «auxiliaire» ou «conseiller privé» (*foū*) par un diplôme revêtu du grand sceau impérial. Il ne voulut pas changer son nom; seulement il l'appela (dans le diplôme) *Chin-sién* (le divin anachorète), et il lui fit don d'une belle habitation, qu'il nomma de son surnom *tch'áng-tchún* (long printemps).

Nota. Le disciple de K'iéou, Li Tchi-tchàng, a rédigé la première moitié du récit; Ou-tching et Tching Toung-

以敬天愛民爲本 *i k'ing t'ien, 'ái mín,*
wei pèn.

以清心寡欲爲要 *i t'sing sín, hòuà yòh,*
wei yáo.

wèn (Tching, l'interprète) ont recueilli la seconde moitié. Tá-hing et Siu-soung y ont joint des commentaires. Wei Youan (l'éditeur) y a ajouté les siens.

Un homme d'une droiture et d'une sincérité parfaites, le maître Tch'àng-tchùn (long printemps), K'iéou de son nom de famille, Tch'ou-kī, de son petit nom, était natif de T'si-hia, du département de Tang-tchéou, dans la province du Chàn-toùng. Dans l'année *ki-mao*¹ du cycle (en 1219 de notre ère) il alla résider à Lai-tchéou (autre ville départementale du Chàn-toùng²), dans le monastère *Hào tiên kouan* (du ciel lumineux). Chacun des *Tá-souï* (Supérieurs) du Kiàng-nàn et du Hô-nàn demanda à plusieurs reprises et avec instances de ne pas se rendre à l'assemblée (ou réunion des chefs des couvents *táo-ssé* qui y était convoquée).

C'est sur ces entrefaites qu'en hiver à la 12^e lune (en janvier 1220) l'empereur Tching-kie-sse (Dchinghis-khâan) envoya l'un de ses conseillers intimes, Liéou Tchoung-lou, avec un *p'ái* (ou Yarlik) d'or, à tête de tigre³, et une escorte de vingt hommes à cheval, pour engager K'iéou Tch'àng-tchùn à se

¹ « L'année *ki-mao* du cycle correspond à la 14^e année du règne de T'ai-tsou des Youen, qualifié du titre d'empereur; à la 12^e année *ki-ting* de Ming-tsoung des Soung, et à la 3^e année *hing-ting* de Siouen-tsoung des Kin. » (Éditeur chinois.)

² Cette ville est située à 37° 9' 36" de latitude nord et à 3° 45' 10" de longitude est de Pé-king, ou 117° 53' 40" du méridien de Paris.

³ On peut voir, sur ce diplôme ou sauf-conduit impérial mongol, mon édition du *Livre de Marco Polo*, p. 14 et 255, notes.

route. On franchit la chaîne de montagnes nommée *Yè-hou*¹. En se dirigeant au nord, on passa par la ville de Fou-tchéou; et le 15^e jour, marchant par le nord-est, on traversa la plaine marécageuse où est situé le lac *Kai-li* (*keire-noor*), qui produit du sel².

En se dirigeant par le nord-est on ne trouva plus de fleuves ou rivières, et on n'eut dès lors que des puits creusés dans le sable pour y puiser de l'eau. Du midi au nord, dans une étendue de plusieurs milliers de *li*, on ne rencontre également pas de montagnes élevées. Les chevaux, après une marche de cinq jours, sortirent des frontières du territoire « riche en pâturages » (*ming-tchâng*), et ensuite, après une marche de six à sept jours, on entra tout à coup dans les grands steppes sablonneux³.

Après avoir marché par le nord-est pendant plus de mille *li*, le 1^{er} de la 3^e lune (le 25 mars 1221), on sortit des steppes sablonneux et l'on arriva au grand lac *Yü-eürh* (*iren-noor*⁴). C'est alors que l'on commença à rencontrer des hommes qui fumaient du tabac (*yén*) en ramassant ce qui était tombé sur

¹ « Située au delà de l'embouchure du Tchang-kia (dans le Yang-hó). » (Éditeur chinois.)

² « Dans l'*Histoire des Kin*, Fou-tchéou était le district de Foug-li. Le *Kai-li-pòh* (*Keire-noor*) est aujourd'hui situé à 100 *li* au nord de l'embouchure du *Tchang-kiu*. » (Éditeur chinois.) — *Tchang-kia-keou* (l'embouchure du *Tchang-kia*) est à 40° 54' 15" de latitude et à 1° 30' de longitude ouest de Pé-king.

³ *Tá chá t'ó*. — « C'est le Tá mouh (le grand désert de sables). » (Éditeur chinois.)

⁴ Par 44° de latitude et 109° de longitude. C'est un lac salé.

le sol¹. Ensuite, après vingt jours et plus de marche, on aperçut alors un fleuve de sables (*chá-hó*). Il coule par le nord-ouest et pénètre dans le fleuve *Ling-kiüh*². Ayant traversé ce fleuve et marché au nord pendant trois jours, on entra dans le petit désert (*siào-chá-tó*). Au commencement de la 4^e lune (1^{er} jour, 24 avril 1221) on arriva au pied de la tente du grand roi *Wöh-tchin*³.

Le 17^e jour (10 mai) les chevaux tournèrent la tête vers le nord-ouest. Le 22^e jour on s'arrêta sur le bord du fleuve *Loüh-kiüh* (le Kéroulun). Ses eaux s'étaient tellement accumulées qu'elles formaient comme une mer. Après avoir parcouru ses bords pendant plusieurs centaines de *li*, en suivant la rive méridionale du fleuve, on prit la direction de l'ouest.

Le 1^{er} jour de la 5^e lune, à l'heure directe de midi⁴, il y eut une « éclipse de soleil⁵. »

¹ « Dans les Mémoires de Tchang Téh-hoeï, il est dit que, en sortant des territoires habitables, on entre au nord dans le *Chá-tó* ou le désert de sables; et qu'il y a en tout huit relais de postes pour l'atteindre. Cela s'accorde parfaitement avec ce qui est dit dans le texte. » (Éditeur chinois.)

² « C'est le fleuve *Loüh-kiüh* dont la prononciation a été altérée. C'est aujourd'hui le fleuve Kéroulun. » (Éditeur chinois.)

³ « Elle était placée sur le bord du fleuve *O-nan* (l'Onon), Cette ancienne tente ou ancien campement n'était pas *Ho-lin* (*Kara-korum*). » (Éditeur chinois.)

⁴ 亭午 *t'ing 'ou*, le point culminant de l'heure *wou*, c'est-à-dire à midi précis.

⁵ Cette éclipse correspond au 23 mai 1221 du calendrier julien. Il en sera de nouveau question plus loin. Le *Lih tái ki ssé nié* piào

Les eaux coulent par le nord-est (*toúng-péh*). Ayant marché pendant seize jours, on arriva à un endroit où le cours resserré du fleuve sort par la gorge d'une montagne située au nord-ouest; mais il ne peut parvenir à y faire passer tout son volume d'eau¹. La route de postes est tracée en suivant ses rives marécageuses par le sud-ouest.

Après avoir encore marché pendant dix jours, arriva le « solstice d'été » (*hiá-tchi*). L'ombre du soleil mesurée [au gnomon]² était de 3 pieds 6 à 7 pouces chinois. Peu à peu on vit s'élever les pics abrupts des hautes montagnes; et, en se dirigeant

dit (k. 94, fol. 38 v°) que cette éclipse eut lieu avec l'indication *kia-chin* du cycle lunaire; ce qui confirme l'exactitude de la concordance donnée ci-dessus, en plaçant cette éclipse au 23 mai du calendrier julien.

¹ « La source du fleuve Khé-lou-lun (Kéroulun) sort d'une gorge des monts *Keng-téh*; elle coule au midi et atteint la plaine; puis les eaux commencent à tourner au sud-est. Tcháng-tchùn, partant de la rive méridionale du fleuve, le quitte en marchant à l'ouest; c'est pourquoi il n'en vit pas la source. » (Éditeur chinois.) — On peut consulter, sur le cours du fleuve *Kéroulun* (K. 25, 1^{re} et suiv.) comme sur tous les cours d'eau de la Chine et la plupart des grands fleuves de l'Asie, un ouvrage chinois très-remarquable, en 8 volumes in-4°, intitulé *Chouï táo t'i káng*, par T'si Tcháo-nân, publié en 1796, dans lequel tous les affluents et les sinuosités des fleuves et rivières sont décrits dans le plus grand détail. C'est un vrai traité d'hydrographie asiatique devenu fort rare en Chine et presque unique en Europe.

² Les anciens astronomes chinois se servaient d'un gnomon de 8 pieds chinois dont l'ombre méridienne au solstice d'été mesurait 1 ponce par 250 li (1 degré); les 3 pieds 6 à 7 pouces d'ombre signalés dans le texte indiqueraient alors une latitude de 42 à 43°, ce qui serait loin de se rapprocher de la latitude des monts *Keng-téh*, situés par 48° 30''.

du nord à l'ouest, on arriva aussi peu à peu aux premiers contre-forts de ces mêmes montagnes¹.

Après avoir fait quatre étapes par le nord-ouest, on traversa un fleuve et on se trouva dans une plaine déserte². Les montagnes et les vallées que l'on rencontra ensuite étaient d'un aspect agréable. Les herbes fécondées par les eaux étaient abondantes. Il y avait là une ancienne ville fortifiée des Khi-tan. Mais si les Liao sont éteints, les soldats et les chevaux n'ont pas disparu de ces lieux. C'est à mesure que l'on s'avance à l'ouest que l'on rencontre des villes fondées entourées de fortifications.

On dit en outre qu'en marchant par le sud-ouest on arrive à la ville fortifiée de Tsin-sse-kan (Samar-kande), à une distance de dix mille *li*, en dehors du territoire de laquelle les *Hoèi-k'e* (Ouïg'ours) se sont établis dans un pays délicieux. C'est là que se

¹ « Ces hautes montagnes » que virent les voyageurs devaient être les monts Keng-téh. (Éditeur chinois.) — Les montagnes ainsi appelées : *Keng-téh*, ou *Kentei* (en mongol *Ike kentei a'ola*) sont situées par 48° 30' de latitude et 106°-107° de longitude. Ce groupe de hautes montagnes donne naissance à plusieurs grands fleuves : le Kéroulun, sur le versant méridional; l'Onon sur le versant septentrional, etc. Il a été aussi célèbre parmi les tribus mongoles et tartares qui, depuis les temps anciens, ont habité dans son voisinage (pour ensuite se précipiter comme des torrents sur tous les points de l'Asie), que le mont Mérou pour les tribus ariennes.

² « Le fleuve qui fut ainsi traversé était le Tou-lä. » (Éditeur chinois.) — Cette rivière, après avoir reçu plusieurs affluents, prend le nom d'*Orkhon*, et plus loin celui de *Sélinga*, laquelle va se perdre dans le lac Baïkal.

trouve le chef-lieu du gouvernement des Khi-tan. Ils comptent déjà sept souverains¹.

Le 13^e jour de la 6^e lune (4 juillet) on arriva au pied de la chaîne des monts *Tchâng-soung* (des grands pins). On y séjourna quatre jours². Après avoir franchi la montagne, on traversa le fleuve Tsien. Il faisait excessivement froid. Le 17^e jour on séjourna à l'ouest de cette chaîne de montagnes. En plein été il y avait de la glace et de la neige. La route à travers la montagne est encaissée et sinueuse. Dans la direction du nord-ouest elle a plus de cent *li* de longueur. Après cette marche par le nord-ouest on commença à distinguer l'horizon de la plaine. Il y a là le *Chih-hó* « fleuve de pierres, » qui a une étendue de plus de cinquante *li*³.

¹ « Ceci sera expliqué dans la suite du texte; mais il est bon de remarquer ici que dès les commencements de l'émigration des Khi-tan, les Naï-man les suivirent; car ils se rendirent à l'occident près des monts Tsoung-ling des *Hodí-k'êh* (Ouïgours). C'est pourquoi, après la dispersion des Naï-man, ils allèrent s'établir à l'ouest des Khi-tan. » (Éditeur chinois.)

² Il y a dans le texte chinois 14 jours (*chih-sse*); mais ce doit être une erreur typographique; la suite du texte le démontre. L'édition de 1844 a la même faute.

³ « C'est la rivière *Kouo-rh-hoan* qui coule à l'est et va se réunir à la rivière *K'á-li* (*K'ara-gool*). Cette rivière passe à travers une gorge de montagne; c'est pourquoi on l'a nommée *Chih-hó* (la rivière ou fleuve de pierres). Dans les années *young-tching* (1723-1735) on eut la guerre avec les *Tchun-ko-rh* (Dzoungars). A cette époque, l'armée du *Héh-loung-kiáng* (Saghalien-oula) se rendit sur les bords du *Kouo-ló-kouan* (alias *Kouo-rh-hoan*, l'Ork'on, en mongol, *Ork'oun-mouren*), où elle établit ses campements; puis elle franchit le mont *K'an* (*K'an-chán* ou *K'an-a'ola*) et ensuite elle traversa sur des bateaux la rivière *Tou-li* (*To'la*). En outre, elle franchit au nord-

Le voyage par les montagnes dura cinq ou six jours. La route va continuellement en tournant les différents pics. On chercha à gravir la chaîne la plus élevée, qui avait la grandeur d'un arc-en-ciel; c'était comme un rempart construit à mille *jîn* d'élévation (le *jîn* étant de 8 pieds chinois = 2,944 mètres). A le considérer, on l'eût pris pour un fils de a mer (*hài-tseù*), un mauvais produit de l'abîme¹.

Le 28^e jour on s'arrêta à l'est du 'Houo-l'-to², qui veut dire, en langue chinoise : « Une habitation ou tente de voyage » (*hing-koûng*). On présenta une requête à l'impératrice (*hoâng-kéou*, la femme de Dchinghis-khân), pour la prier de permettre à l'armée (qui devait accompagner les voyageurs) de passer le fleuve. Les eaux de ce fleuve coulent au

ouest la montagne K'é-li-ya-'rh qui alimente la rivière Kouo-'rh-hoan, l'Ork'on). Avec Tchâng-tchûn marchait une escorte qui se relayait à chaque station de poste. « La chaîne de montagnes nommée dans le texte *Tchang-soang* (des grands sapins) » doit être la montagne K'é-li-ya-'rh. Cette région se trouve située à 49° de latitude du pôle nord; c'est pourquoi le froid y était excessif. » (Éditeur chinois.)

¹ « C'est le mont Ng'é-lou-hé-té qui est indiqué dans le texte. » (Éditeur chinois). — La région qui est ici décrite est celle du grand nœud de montagnes où se trouvent aujourd'hui le *Maï-ma-tchin* ou Grand Marché de l'Ourga au midi, et celui de Kiak'ta au nord-ouest.

² *Koâng* « palais, demeure, résidence, » se dit en mongol: *مصحو* *erdou*, et *hing-koûng*: *مصحو و تئمتنو* *bagouko ordou*. (Voir le *Sé-ti-hô-pi wéu-kiàn*; k. 20, f° 81.) 'Houo-l'-to est la transcription chinoise du mot mongol *Ordou*, qui signifie aussi « palais, habitation du Kahân; » de plus, « campement; horde. » *Bagouko* signifie « descendre; » *bagouko ordou* « lieu où l'on descend pour se reposer; caravansérai. »

nord-est (*toúng-pèh*); leur grand volume se termine au loin comme le bout d'un essieu. On entra dans le campement pour faire halte. Des chars étaient rangés sur la rive méridionale. Ces chars portaient une tente en forme de pavillon; en les examinant, on voit qu'ils sont faits pour imposer. Anciennement les grands *Chén-yu* (chefs des *Hioúng-noú*, les ancêtres des Turcs) n'en possédèrent jamais d'aussi richement décorés ¹.

Le 9^e jour de la 7^e lune (29 juillet 1221) on se mit en marche, par le sud-ouest, avec l'envoyé officiel (de Dchinghis-khân). Au bout de cinq à six jours on aperçut des montagnes couvertes de neige. Au pied de ces montagnes on voyait çà et là des tombeaux. En outre, après deux ou trois journées de marche, on traversa l'ancienne ville fortifiée de *Hó-tsi-siào*. Ensuite, après cinq ou six jours, on franchit au midi une chaîne de collines, et l'on suivit le versant d'une montagne qui était aussi au midi. On aperce-

¹ « Il est question ici de la « tente de campement » (*híng-koúng*, l'*ordou*) de *Ho-lin* (*Kara-korum*). Elle était située au nord de la rivière *Kouo-rh-kouan* (alias *Kouo-rh-hoan*, l'*Ork'on*; au midi du fleuve *Ssé-ling-kôh* (la *Sélinga*). Cette demeure était aussi placée entre les deux petites rivières *Tu-mi-rh* (*Tamir*) et *Hôh-souï*. La rivière *Hôh-souï*, du temps des Youen (Mongols) était la rivière *Hô-lin*. C'est de cette même rivière qu'était venu le nom de *Ho-lin* (donné à *Kara korum*). Aujourd'hui on la nomme la rivière *Hou-i-nou*. » (Éditeur chinois.) — On peut voir sur *Ho-lin*, ou *Kara-korum*, siège des premiers Khans mongols, mon *Introduction au Livre de Marco Polo* (p. xxxvii) et le Livre même (p. 171-173, notes). C'est précisément à l'endroit désigné par le commentateur chinois que j'ai placé, d'après d'autres autorités également chinoises, le campement célèbre de *Kara-korum* des premiers souverains mongols.

vait de la neige à son sommet. Le versant oriental de cette région borde le cours de la rivière Loü-kiüh¹.

Après avoir passé sept mois et vingt-cinq jours à parcourir cinq mille *li*, on arriva au nord de la montagne A-poüih-kan. L'intendant de la ville de Tchih-hai vint nous faire sa visite de bienvenue².

A la 8^e lune (août-septembre 1221) on marcha à l'ouest de la haute montagne nommée *Pang*. Dans trois jours, en s'avancant par le sud-est, on eut franchi une autre grande montagne, après avoir traversé une grande gorge. On était au milieu de l'automne. On longea au nord-est le *Kin-chân* (Mont d'or). Cette montagne est très-élevée³; il y a des vallées profondes et des contre-forts en forme de terrasses. Les chariots ne pouvaient pas avancer. Trois fils de l'empereur (*t'ai-tseü*) firent marcher leur corps d'armée en avant, laquelle armée commença à obstruer la route. Les timons des chariots étaient comme suspendus en l'air; les balles (ballots de bagages) roulaient en bas. En somme, pendant quatre étapes, on traversa cinq chaînes de montagnes. Et

¹ L'un des noms du Kéroulun.

² « La montagne A-poüih-kan est au nord-est du *Kin-chân* (Mont d'or). C'est aujourd'hui la montagne A-tsi-'rb-kan. Dans « l'histoire de Tchih-hai » (*Tchih-hai-tchouan*) il est dit que, dans le campement militaire de T'ai-tsou (Dchinghis-Khâan) à A-loüih-kouan, était située la ville fortifiée de Tchih-hai. A-loüih-kouan n'est qu'une altération d'A-poüih-kan. » (Éditeur chinois.)

³ C'est la chaîne des monts *Altai*, *Altai-a'ola*, à laquelle les Chinois donnent 2,000 *li* d'étendue, et dont les cimes, qui se perdent dans les nuages, sont couvertes de neiges perpétuelles.

au midi en apparut une autre qui domine une rivière (*lín-hó*)¹.

On traversa cette rivière et on se dirigea au midi; puis, après avoir fait soixante et dix *li*, on franchit la montagne *Sào-toúng* (du petit garçon), et ensuite un territoire imprégné de sel, d'une étendue de trente *li*. Le messager ou envoyé de l'empereur (*Sioüen-ssé*), dans une conversation qu'il eut avec le commandant de Tchín-haï (des territoires situés dans ces régions sablonneuses), dit que ce territoire était extrêmement difficile à traverser. D'abord, pour arriver au lieu dit *Pèh-kòh* (des blancs ossements), on marche pendant deux cents *li*. On pénètre dans le nord des steppes sablonneux (*châ-tó*), où il y a excessivement d'herbes aquatiques;

¹ « La montagne *Pang-ta* (*Pang-tá-chán*), c'est celle qui est aujourd'hui nommée *Pang-ho-rh-t'ai*, à l'est de laquelle est le *Tá kán* (grande région desséchée); car, en dirigeant sa marche par le sud-ouest, on doit prendre la route qui mène à la ville de *Ko-pou-to* (*Kopto* ou *Gobdo*) d'aujourd'hui, qui se trouve encore au sud-ouest. Or, la rivière de *Ko-pou-to* rejoint celle de *Ke-rh-tchi-sse* qui prend sa source dans les flancs de la montagne *A-rh-t'ai* (*Egh-tagh*). C'est pourquoi il est dit (dans le texte) que « l'on traversa une grande gorge, et qu'on longea, au nord-est, le Mont d'or; qu'au midi en apparut une autre qui domine une rivière. » Ce doit être la rivière *Ouloung-kou* (*Oouroungou*). Liéou-yéou, dans son *Sí-ssé-ki*, « Relation d'une mission dans les pays de l'ouest (de l'Asie) », l'appelle la rivière *Loung-ko*. » (Éditeur chinois.) — Cette Relation de Liéou-yéou a été traduite et publiée dans mon *Introduction au Livre de Marco Polo* (p. cxxiii et suiv.). Il y est dit, par le commentateur (p. cxxxiv, notes) que cette rivière coule à 500 *li* au sud-ouest de *Ko-pou-to* ou *Kobdo*. Cette ville de garnison est située par 48° de latitude nord et 88° de longitude, selon les cartes chinoises. Ses habitants sont principalement des Tourgouts et des Khalkas.

On continua les jours suivants à passer les steppes (*châ-tô*). Au midi on apercevait les limites du ciel qui étaient comme des nuages argentés; on doutait que ce fût le *Yin-chân* (la chaîne des « Monts Célestes. ») Le 27^e jour de la 8^e lune (le 15 de septembre 1221), on franchit le *Yin-chân*; des *Hoëi-k'éh* (Ouïgours) vinrent au-devant de nous pour nous recevoir. Arrivé au nord d'une petite ville forte, on nous prévint en disant : « En avant de cette montagne *Yin-chân*, à trois cents *li*, est Hô-tchéou ¹. » On continua les jours suivants à marcher à l'ouest de Youen-tchéou. Les céréales commençaient à mûrir. A l'ouest se trouvait la grande ville forte de *Pi-sse-mà* (Bichbalik). Le roi des *Hoëi-k'éh* (Ouïgours) et la population nombreuse de la tribu nous engagèrent à boire du vin de raisin. On nous en offrait aussi des grappes mûres. On nous dit : « Ce pays, à l'époque de la grande dynastie des Thàng, était le département de Touan-tchéou du nord. La 3^e année


il s'appuie sur les anciennes villes de Kouo-lun-pou-tchi-li-k'é-tai, de Sou-kie-tai, de Kô-fâh-tai, lesquelles ne sont plus que des vestiges historiques de ces sables mouvants, comme si c'étaient réellement des « champs ou territoires de blancs ossements » (*tsiëh p'eh k'oh tien yè*)! (Édit. chin.) — Marc Pol rapporte aussi la même légende des esprits qui hantent le désert de Lob, dans la région même dont il est ici question. (Voir mon édition, p. 150.)

¹ Chef-lieu de « l'Arrondissement de la Paix » que l'on écrivait autrefois *Hô-tchéou* (Arrondissement du Feu), à cause du reflet brûlant des sables de cette partie du désert de Gobi. C'est aujourd'hui le district de *Tou-l'-fan* (Tourfan), où se trouve le lac de Barkoul, et l'ancien pays des Ouïgours. La ville chef-lieu est située sur les confins du Grand Désert, au midi des Monts Célestes, par 42° 40' de latitude et 88° 28' de longitude.

Le 7^e jour de la 9^e lune (24 septembre 1221), on marcha à l'ouest. On demanda, à plusieurs reprises, combien il y avait encore de relais de postes pour arriver au terme du voyage. Tous ceux qui furent interrogés répondirent qu'en se dirigeant constamment par le sud-ouest on avait encore à faire dix mille *li* et plus. Alors on séjourna quatre jours à l'est de *Lun-tai* (la « Tour de la roue » de la Loi de Bouddha). En outre, on traversa une ville forte. Après avoir encore marché pendant neuf jours on arriva à la ville fortifiée de Tchang-pa-là (Bichbalik) des *Hoëi-k'éh* (Ouïgours). Leur roi *Wéi-ou-rh* (Ouïgour) et le commandant des places du désert (*tchin-hai*) étaient vieux. Une foule de peuple de cette tribu vint de loin à notre rencontre pour nous recevoir ¹.

li à l'ouest de *Feou-kang-hien* d'aujourd'hui. La sous-préfecture (*hientchi*) était située sur le versant de la montagne *Po-hé-ta* (Bogda); c'est pourquoi on apercevait au midi la montagne *Yin-chân*.

« Dans la rédaction de Tching Toûng-wên (l'interprète), on lit *Pi-sse*, pour *Pi-chi*. Dans *Ngéou-yang* (l'autour de l'histoire officielle des Thang), on lit que la « Cour du nord » (*Pé-hé-ling*), de cette dynastie, est aujourd'hui *Pi-chi-pä-li* (Bichbalik). Alors, à l'époque des Youen (Mongols), *Pi-chi-pä-li* était exactement situé où il est encore aujourd'hui. » (Édit. chin.)

Le *Si-yü-t'ouang-wén-tchi* (k. 4, fol. 6 v^o) dit que les mots  *Bogdo aola* sont en langue dzoungare ou oëlet. *Bogdo* est un mot qui signifie « saint et divin, » et *aola* « montagne: » comme si l'on disait une « sainte » ou « divine montagne. » C'était là, sous les *Wei* (222-264) et sous les *Souï* (581-617), que résidaient les *Han kân* ou *Kaghân*, etc.

¹ « Youan remarque que les *Wei-ou-rh* ne sont que la transcription phonétique modifiée de *Hoëi-k'éh*. Au commencement du règne des Youen (Mongols), le territoire des *Wéi-ou-rh* touchait à l'ouest

on se mit en marche dans la direction du midi. On suivit une grande levée de terre dans une longueur de soixante et dix à quatre-vingts *li*. On continua de marcher ainsi par le sud-ouest pendant vingt *li*. Tout à coup se présenta un grand lac qui avait bien deux cents *li* de circonférence. Des pics élevés dans lesquels le tonnerre retentissait l'entouraient comme d'une ceinture, et projetaient leur ombre dans son sein. L'armée lui donna le nom de *T'ïèn-chí* (Lac du Ciel) ¹.

¹ « *Siu-soung* dit (sur ce passage) : « L'arène de sables en question s'étend depuis la ville forte de *Tsing-hó* (fleuve brillant comme du cristal) jusqu'à *To-k'eh-tó*. Les sables accumulés forment comme de véritables montagnes. A l'est ils constituent bien une rangée de monticules de onze cents *li* d'étendue. C'est pourquoi on dit que, pour les traverser, il faut faire plus de dix étapes. Dans leur intérieur, on doit traverser plusieurs petits cours d'eau. Ces cours d'eau ne sont pas mentionnés dans le texte. En été, la neige qui se fond produit comme une nappe d'eau; en hiver, cette nappe d'eau s'est comme desséchée. Cet état de choses dure pendant neuf mois et au delà. C'est pourquoi on ignore qu'il y a de l'eau.

« De *To-k'eh-tó* jusqu'au *Tsing-hó*, on voyage par les montagnes pendant cinq cents *li*, et on arrive sur le bord oriental du lac *Sai-li-moü* (*Sairim*). Ce lac a plus de cent *li* de circonférence (au lieu de deux cents); c'est là le *T'ïèn-tch'i-hài* (la Mer-lac du ciel), dont il est question dans le texte. » (Édit. chin.)

Le lac *Sairim*, dont il est ici question, est figuré sur une grande carte chinoise récente (en 8 feuilles, de 2^m,50 de longueur), par 44° 30' de latitude et 79° 20' de longitude du méridien de Paris. Il est nommé *Tchakan Sairim noor* dans le *Sí-yáh toung wén tchi* (k. 5, f° 10). *Sairim*, y est-il dit, est un nom *Hoéi* (turc oriental) qui signifie « repos, contentement; » et on ajoute « que ceux qui se trouvent sur ses rives jouissent du repos et du contentement. » C'est ce qui lui a fait donner son nom. Le même dictionnaire, parlant du pays de *Sai-li-moü* (*Sairim*, k. 2, f° 23 v°), ajoute que, du temps des Han

Ce lac a son écoulement droit au midi. A droite et à gauche des pics de montagnes l'entourent. Une quantité de cours d'eau se déversent dans ce lac par les gorges des montagnes. Il y a des échancrures de six, sept à dix *li*. Deux des fils de l'Empereur (Dchinghis-khâan) se dirigèrent directement à l'ouest avec leur suite (leur corps d'armée). Dans les commencements, ils furent obligés de se frayer une route dans les veines ou anfractuosités des rochers, d'abattre les arbres, et de construire quarante-huit ponts en bois, des ponts sur lesquels on pût faire passer les chariots (les convois) ¹.

Le lendemain on suivit le cours d'un grand fleuve qui coule de l'est à l'ouest; ensuite, ayant fait une journée de route, on arriva à la ville fortifiée de *A-li-ma* (Almaligh), où régnait le roi *Pou-sou-man*.

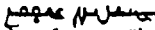
202 av. à 230 après J. C.), c'était un territoire du royaume de *Kouei tseu* (Bichbalik), etc.

¹ « Tous les cours d'eau que l'on rencontre en marchant au midi, dans une étendue de cinq mille *li* (sic, où-*l'sián-li*), pénètrent par les gorges de la montagne *Ta-le-ki* (au midi du lac). Un proverbe dit : « Le fruit de l'arbre suit le cours de l'eau qui l'entraîne. » Il explique ici que les cours d'eau se dirigent au midi. Dans les circonstances que le texte signale, les cours d'eau étaient très-enflés et très-rapides; on fut obligé de construire des ponts avec des poutres et des étaçons pour faire passer les chariots et les chevaux. Les gorges de la montagne avaient une étendue de soixante *li*. Aujourd'hui il existe encore quarante-deux ponts; par conséquent, il y en a (six) dont il ne reste que les fondations. » (Édit. chin.)

La montagne, ou plutôt les monts *Ta-le-ki* (Talki) s'étendent de l'est à l'ouest, au midi du lac *Saïrim*. C'est dans leurs gorges que les troupes des fils de Dchinghis-khâan furent obligées de se frayer des passages.

Après avoir marché à l'ouest pendant cinq jours, l'Envoyé impérial, Liéou Tchoung-lou¹, vint annoncer que le voyage n'était pas encore arrivé à son terme, mais que l'on n'avait plus que peu de chemin à faire; un courrier alla en avant pour nous annoncer, et le chef supérieur civil de Tchih-hài nous suivit (*toäh Tchih-hài Koáng tsoúng*).

fleuve *Hi*. Ses eaux coulent à l'ouest. En marchant à l'ouest pendant quatre jours, on pourrait calculer la longueur de son cours. Ceux qui veulent le traverser doivent aujourd'hui se rendre à *Tsailin* (Sairim) pour le passer. — En descendant au midi, on arrive à une haute montagne. On peut supposer que c'est aujourd'hui la montagne nommée *Youen-pi-tchou*. » (Édit. chin.)

La grande carte chinoise en 8 feuilles, déjà citée, figure un fleuve qui prend sa source à 2° 30' à l'ouest d'I-li, par 42° 30' de latitude, et qui va rejoindre le fleuve I-li, à l'est, à 0,40' de longitude au delà de la ville de ce nom. Il est nommé *Téh-k'éh-sze*. C'est assurément celui qui est appelé dans le texte *T'a-t'sze-sz'*, par une simple différence de prononciation. Ce fleuve prend sa source dans une chaîne de montagnes courant du sud au nord et qui est nommée sur la carte *Kan-teng-k'éh-li-chán*, la montagne *K'an-teng-k'éh-li* (en mongol *Kán-tengri-a'olu* « la montagne du céleste K'an »). Le « Dictionnaire géographique et historique en six langues » (*St-yüh-t'oung-wén-tchi*) publié à Pé-king en 1766, par ordre de l'empereur Khien-loung (8 volumes in-8°), écrit ainsi le nom de ce fleuve en mongol :  *Teg'ese-gool*. Il y est dit (k. 5, f° 22) que le nom de *tey'e* est oïlet ou dzoungar, et signifie « mouton de montagnes désertes : » le mot *se*, « nombreux, » et qu'il s'engraisse beaucoup de ces moutons sur les bords du fleuve.

¹ C'est-à-dire : Liéou, second en émoluments. Ce personnage, qui paraît ici pour la première fois, et sur lequel nos commentateurs chinois ne donnent aucune explication, était vraisemblablement le père de *Liéou Yéou* (le nom de famille *Yéou* étant le même) qui fut nommé par Mangou-k'an comme commissaire civil pour accompagner Houlagon dans son expédition en Perse. Ce Liéou Yéou rédigea la *Relation de cette expédition*, traduite et publiée dans mon *Introduction* citée, p. CXXXIII et sq.

Après avoir encore marché à l'ouest pendant sept jours, on franchit une montagne au sud-ouest. On avait rencontré l'envoyé Toung-hia qui avait dit antérieurement, le 12^e jour de la 7^e lune (1^{er} août 1221), « que le voyage continuerait parce que l'empereur (*cháng*), qui commandait l'armée, s'était mis à la poursuite du Souan-tan-kan (le Sultan-k'an de Kharizm) jusque dans le *Yin-tou* (l'Inde) ¹. » C'est ce qui eut lieu.

Le lendemain on arriva à une petite ville des *Hoeï-k'éh* (Ouïg'ours). Le 16^e jour (de la 10^e lune : 2 novembre 1221), en allant par le sud-ouest, on rencontra un pont en madriers de bois, qui servit à passer la rivière. A la tombée du jour, on arriva au pied d'une montagne située au midi; on était dans le territoire des *Ta-chih Lin-ya*. Le roi de cet État avait succédé aux *Liao*. Depuis que l'armée des *Kin* (des *Altoun-k'an*) eut mis en déroute les *Liao*, *Ta-chih Lin-ya* (un prince *Liao* de ce nom) se plaça

¹ « La montagne située au sud-ouest doit être la chaîne des monts Chên-fâh-sse. Souan-touan est la dénomination donnée aux grands princes du *Sî-yüeh* (de l'Asie occidentale). Dans l'Histoire officielle des Youen (Mongols) on a écrit *Souan-touan*, avec un caractère différent pour le premier mot (mais se prononçant de même). Dans l'Histoire officielle des Ming on a écrit *Sou-tan*; quelques autres historiens ont *Sô-tan* (Soudan). Dans le Livre des magistratures de la dynastie régnante (les T'sing) on a écrit *Sou-lou-tan*. Aujourd'hui chacua des chefs des *'Ho-ssa-k'e Pou-lou-te* (Kbossaks Bourouts) est ainsi dénommé.

« Le 12^e jour de la 7^e lune on avait appris que le voyage devait continuer; » comme ce fut le 14^e jour de la 10^e lune qu'ils arrivèrent à ce terme de leur voyage, cette dernière partie de leur route avait duré trois lunes. » (Édit. chin.)

à la tête d'un nombre considérable de ces derniers, s'élevant à plusieurs milliers, et s'en alla dans le nord-ouest. Ils mirent dix ans et plus à accomplir leur émigration. Alors ils arrivèrent dans ce territoire. S'étant familiarisés avec les mœurs et coutumes des habitants de ce pays, avec le climat, ils trouvèrent que ce dernier ne ressemblait point à celui des régions sablonneuses du nord. Le territoire est uni, et on y cultive beaucoup de mûriers; les produits de la terre y ressemblent à ceux du royaume du Milieu (la Chine). Seulement, les étés et les automnes sont sans pluie. Toutes les choses nécessaires à la vie y sont produites en abondance. A droite sont des montagnes, à gauche des vallées et des rivières, et cela dans une étendue de dix mille *li*. On rapporte que ce royaume dure depuis plusieurs centaines d'années. Les Naï-mân, ayant perdu leur royaume, se réfugièrent chez le Ta-chih. Ssé-mà-héou-tchin (le chef) s'empara de son territoire. Il continua de le posséder jusqu'à ce que le Souan-tan (le Sultan de Kharizm), qui était à l'occident, vint l'en dépouiller. Les armées impériales (*t'iên-ping*, litt. « les armées célestes, » celles de Dchinghis-khâan) étant arrivées, les Naï-mân furent poursuivis et anéantis. Le Souan-tan lui-même fut défait¹.

¹ « Youan (le rédacteur du *Hai-koûe-t'ou-tchi*, et l'éditeur de notre Relation) remarque ce qui suit. Dans une Relation précédente (celle de Liéou Yéou, que j'ai aussi traduite et publiée dans mon *Introduction au Livre de Marco Polo*, p. cxxxiii-cl), il est dit que « en marchant par le sud-ouest on arrive à la ville fortifiée de *Tsin-ssekan* (Samarkande), située à dix mille *li* au delà de la capitale des


Le 18^e jour (4 novembre 1221), on longea une montagne en se dirigeant à l'occident. Après sept à huit jours de marche, la montagne disparut tout à coup au midi. Une ville bâtie en pierres dut être traversée; ces pierres étaient de couleur absolument rouge. On y trouve les anciens vestiges d'un cam-

Khi-tan, qui occupaient le beau pays des *Hoëi-kéh* (Ouig'ours), lequel avait passé par sept souverains. C'est celui dont il est question dans le texte. Liéou Tchoung-lou (ce serait alors la même personne que Liéou Yéou) dit que les *Nai-mân* reçurent une proclamation qui leur prescrivait de lever des troupes; c'est aussi conforme à ce qui est dit ici. *Ta-chih Lin-ya* était de la famille des souverains *Liao* (qui régnèrent au nord de la Chine, de l'année 916 à l'année 1121). A la chute de ces derniers, il suivit une foule nombreuse d'individus qui émigrèrent en Occident. A dix mille *li* du passage occidental nommé *Wén-kouan*, il fonda un royaume dans le pays de l'Occident (de l'Asie). C'est celui des *Si-Liao* (les *Liao* occidentaux qui durèrent de 1125 à 1168). *Ye-liu Ta-chih* prit, pour nom de règne, *téh-toung* (ancêtre, ou fondateur de dynastie vertueux). Il le changea ensuite en ceux de *yan-k'ing*, pendant deux années; de *kang-koué* pendant dix années. Son fils, *I-lih-li*, prit pour nom d'années de règne celui de *jin-toung* (l'ancêtre bienfaisant). Il était encore très-jeune. La reine mère, qui se nommait *Siao*, de son nom de famille, avait pris en mains tous les pouvoirs de l'État, et le gouverna sept années, qui furent nommées *kaï-youen* et *hien-tsing*; et en y comprenant les années de régence *kaï-youen* et *tchao-hing*, le nombre est de treize années. Après la mort de son fils, une jeune fille de la famille de *Ye-liu* gouverna le royaume. La 14^e année *tsoung-fou*, son fils *Tchi-lou-kou*, monté sur le trône, changea cette dénomination de règne en celle de 1^{re} année *t'ien-hi* (joie céleste); ce qui fait un total de trente-quatre années (pour la durée de cet État).

• *Tai-tsou* des *Youen* (*Dchinghis-khâan*) ayant détruit les *Nai-mân* et fait prisonnier leur roi *Ta-yang-kan* dans une bataille, le fils de celui-ci se réfugia chez les *Khi-tan* qui s'étaient enfuis à l'occident. *Loung-tchi-t'ien-hi* (*Loung-tchi* « la joie du ciel », homme vénérable, était *Tai-chang-hoang* (chef suprême de l'État). Le *Nai-mân* s'empara violemment de son royaume qu'il gouverna en maître


bouddhique (*siào-t'äh*), où le roi des *Hoëi-k'éh* (Ouïg'ours) vint à notre rencontre. On entra dans l'hôtellerie, ou caravansérail construit pour les voyageurs. Le 4^e jour de la 11^e lune (19 novembre 1221), les gens du pays fêtaient le 1^{er} jour de leur nouvelle année. Vers l'heure de midi ils se font mutuellement des présents.

Ayant encore marché trois jours par le sud-ouest, on arriva à une autre ville fortifiée dont le roi est aussi *Hoëi-k'éh* (Ouïg'our). Le lendemain on traversa une autre ville forte, et ensuite, après avoir encore marché pendant deux jours, on se trouva sur la rive d'un fleuve; c'était le fleuve 'Ho-tan. Après l'avoir passé sur un pont de bois, on fit halte sur sa rive occidentale. Ce fleuve prend sa source au sud-est dans l'intérieur de « deux grandes montagnes nei-

culte du Bouddha, qui y était florissant; d'où lui est venu le nom ouïgour de  *Boukhar*, qui signifie temple, dans cette langue. Les noms des montagnes, des fleuves et rivières, des lacs, sont écrits sur nos cartes, pêle-mêle, un grand nombre étant ceux que les historiens et géographes chinois leur ont donnés, parce que ce sont les sources chinoises qui, les premières, nous les ont fait connaître. Mais on a commencé à les remplacer par ceux que leur avaient donnés les populations qui les ont depuis longtemps habités, comme : *a'ola* (mongol), *taï*, *tak*, ou *tagh* (ouïgour), *alin* (mandchou) pour « montagne, » en chinois *chân*; *gool*, (mongol), *mouren* (Ouïgour et mongol), *bira*, ou *pira* (mandchou), pour « fleuve, rivière; » *noor* (mongol), *gool* (ouïgour et turc oriental), pour « lac, » etc. Cette substitution des noms indigènes aux noms imposés par la conquête, ou par toute autre cause, aura l'avantage de rappeler à l'esprit quelles sont les races de peuples qui ont le plus longtemps habité les pays que l'on étudie géographiquement, quoique la nomenclature géographique puisse s'en trouver un peu plus compliquée.

geuses » (*Ho-lang-kouéi-chân*, qui sont les monts *Kharanggoui-tagh* et *Ni-pan-i-chân*). Ses eaux sont de couleur fangeuse et coulent rapidement. Elles ont plusieurs *tcháng* (mesure de dix pieds chinois) de profondeur. Elles coulent au nord-ouest, on ne sait combien de mille *li*¹.

¹ « On a ici la route directe pour franchir les monts *Tsoúng-ling*. *Tehing T'oung-wén* a dit sur ce texte : qu'à *Séh-lán* (*Sairam*), conformément à ce que rapporte *Liéou Yéou*, dans son *Sí-ssé-ki* (*Relation de l'expédition de Houlagou*, traduite et publiée dans l'*Introduction au Livre de Marco Polo*, citée, p. cxxxvi et suiv.), existait un temple bouddhique (*t'áh-tsze-ssé*) où était en même temps une station de poste éloignée à l'ouest de quatre journées de marche. » Aujourd'hui c'est la rivière *T'áh-tsze* (la Rivière de la pagode bouddhique), qui est à l'ouest (le temple ou la pagode n'existant plus).

« Dans l'*Histoire officielle des Ming*, section des *Mémoires sur les Royaumes étrangers*, il est dit que *Séh-lán* est situé à l'est de *T'áh-chih-kan* (*Tachkend*). Aujourd'hui la ville fortifiée de *T'áh-chi-kan* est située au nord du fleuve *Sih-lin* (*Sirim*). Du temps des *Yuen* (*Mongols*), la route pour se rendre dans le *Si-yüh* (l'occident de l'Asie) et en revenir devait suivre le fleuve *T'áh-tsze-sse* (et non *T'áh-láh-sze*, les seconds caractères chinois ne différant que d'un trait l'un de l'autre), et passer par *Séh-lán*; c'est-à-dire qu'en marchant par le sud-ouest, on franchissait le fleuve *Höh-tan* (de *Khotan*), qui est aussi le *Na-lin* (*Narin*, ou *Tarim*). *Liéou Yéou*, dans son *Sí-ssé-ki*, écrit : fleuve *Höh-k'ien*; la prononciation se rapproche de celle de *Höh-tan*. » (Édit. chin.) — Dans le *Dictionnaire Sí-yüh-t'oung wén tchl* (K. 6, fol. 21-22), déjà cité, le nom de *Khotan* est écrit  *Khotyan*; il y est dit que ce nom ne diffère de l'ancien *Yüh-tian*, que par la prononciation. Le fleuve qui l'arrose, et qui se nomme *Khotyan tarya* (que l'on prononce *Khotian daria*), en a pris le nom, qui est aussi celui du territoire. Dans la *Relation du Tá-wan*, insérée dans le *Ssé-ki* de *Ssé Ma-t'sian*, on lit : « Marais salants dont les eaux s'écoulent sous terre. Au midi de ces marais un fleuve prend sa source; on y trouve beaucoup de pierres de *Yüh*, ou jade. L'envoyé des Han (*Tch'ang-k'ian*, 122 ans avant notre ère),

Au sud-ouest du fleuve on fait plus de deux cents li sans trouver absolument ni eau, ni herbe. Ensuite au midi on aperçoit de hautes montagnes couvertes de neige ; mais, à l'ouest, les contre-forts de

ayant exploré tout le cours du fleuve, trouva qu'il prenait sa source au pied d'une montagne située au midi de *Yhü-tian* (K'otan). Ce fleuve coulait au nord et se réunissait aux rivières qui sortaient du *Tsoûng-ling*. A l'est était le *Poûh-tchang hai*, « la mer abondante en roseaux » (aujourd'hui le lac Lob). »

On fit aussi dans le *Chouï-King tchou* (le Livre canonique des Eaux, très-ancien, avec Commentaires, en 20 vol.) : « La source méridionale conduit à une montagne qui est située au midi de *Yü-tian* (Khotan) ; on l'appelle vulgairement : *Kiéou-mô tchi* (le lieu, la place de *Kiéou-mô*). De cet endroit (la source ou rivière en question) coule au nord et s'en va jusqu'à l'ouest du royaume de *Yhü-tian*. De plus, en coulant par le nord-ouest, elle va rejoindre le fleuve (le *Tarin gaol*, qui va se perdre à l'est dans le lac Lob). »

« On remarque, disent les modernes auteurs chinois du Dictionnaire cité, que la rivière *Höh-tian* va se confondre au nord avec le fleuve *Yé-rh-kidng* (de Yerkiang) pour couler à l'est ; cela s'accorde parfaitement avec la description de son cours au nord, pour se joindre aux rivières sorties du *Tsoûng-ling*, qui en a été donnée anciennement. » — Ces citations sont une preuve bien remarquable des connaissances étendues que, dès avant notre ère, les Chinois possédaient déjà sur la géographie et l'hydrographie de pays si éloignés d'eux, et que l'on est si peu disposé, en Europe, à leur accorder. Mais ce qui étonnera plus encore que les connaissances en hydrographie du général *Tch'ang-k'ian*, l'envoyé de l'empereur *Wou-ti*, qui assista à la chute du royaume grec de la Bactriane, c'est la reconnaissance de l'une des sources de l'Indus (dans le mont même où la rivière de Khotan prenait la sienne), par l'ancien commentateur du *Chouï-King*, qui dit que ce mont était appelé vulgairement *Kiedou-mô*. Or, ces mots sont la transcription exacte du mot sanskrit कुमारा *Koumâra*, qui est un des noms indiens de l'Indus ou सिन्धु *Sindhou* (Wilson), lequel effectivement (comme l'ont reconnu depuis peu les géographes européens, d'après les sources chinoises) a l'une de ses sources au delà des monts हिमालया : *Himalayâs* dans

ces montagnes se relieut par leur extrémité à la tête de celles qui sont au midi de *Sih-mi-sse-kan* (Samar-kande). On arriva ensuite à une ville fortifiée où l'on trouva de l'eau et de l'herbe (pour les chevaux). On traversa ensuite trois autres villes fortes, en voyageant une moitié de la journée par des chemins de montagnes, et on pénétra, par le nord-est, dans un pays plat arrosé par plusieurs cours d'eau. On était au 18^e jour du 2^e mois d'hiver. On traversa un grand fleuve, et on arriva au nord de la ville fortifiée de *Sih-mi-sse-kan* (Samar-kande), qui est le chef-lieu, située entre les fleuves¹, du gouvernement des *Sí*

le versant méridional de la partie même citée par l'ancien hydrographe chinois. La montagne *Ni-pan-i*, où la rivière 'Höh-tian prend sa source, est placée, dans la grande carte chinoise citée, par 36° de latitude; et son nom est en sanskrit निर्वाण *Nirván'a*, dont *Nipan-i* est la simple transcription. Ce serait la montagne où Bouddha prit son *nirván'a*, c'est-à-dire cessa son existence mortelle.

Le passage, cité ci-dessus, du *Chouï King tchou*, appartient à un ancien commentateur, qui vivait dans le v^e siècle de notre ère, nommé *Si-tao-youen*. Mais le texte ancien, qui est très-laconique, et que l'on suppose remonter à cinq ou six cents ans avant Jésus-Christ, porte (K. 2, fol. 4 r^e): « L'une des sources (en question) sort d'une montagne située au midi du royaume de *Yüh-tian* (Khotan) et coule dans la direction du nord pour aller se réunir au fleuve *Tsoüng-ling* (*Tsoüng-ling hó hók*), et à l'est à la mer abondante en roseaux flexibles (le lac Lob). »

Le même livre donne, avec ses commentaires, des renseignements extrêmement curieux sur l'hydrographie ancienne de l'Asie. Il a eu en Chine trente éditions d'auteurs différents qui l'ont commenté.

¹ C'est le *نهر ما ورا* *Ma-ourá-el-nahr* restreint des géographes persans. La ville de Samar-kande se trouve située précisément entre les deux fleuves : l'*Amou-daria*, ancien Oxus, et le *Sir-daria*, ancien

K'itan (les Khitans occidentaux). Le commandant militaire en chef, *I-tsze*, du titre de *Koüe Koüng*¹, accompagné de Mong-kou et de Hoeï-k'éh (Mongols et Ouig'ours), vint à notre rencontre. On avait dressé de grandes tentes, car on savait l'arrivée du commissaire ou envoyé impérial Lieôu Koung². Les routes étaient obstruées d'une foule de monde qui venait à cet endroit, car, à mille *li* à la ronde, les bateaux et les ponts en bois avaient été détruits par les mécontents et les bandits du pays.

On passa l'hiver en cet endroit. Cette ville (de Samarkande) domine le bord du fleuve. L'été et l'automne y sont toujours sans pluie. Les habitants du pays ont ouvert deux canaux qui pénètrent dans la ville. Ces canaux se divisent pour circuler dans son enceinte et former des ruisseaux dans les rues³.

lazarte. Cette position avait déjà fait nommer ce territoire *Transsianne* par les anciens géographes européens. C'est une Mésopotamie.

¹ Titre équivalent à celui de *baron de l'Empire*. Ce personnage avait succédé, dans ce commandement, à Tiemour, gendre de Dchinghis-khâan.

² Voir la note 1, p. 61. Si c'est le même personnage qui figure ici, il est qualifié différemment ; on lui donne un titre équivalent à celui de *duc*.

³ Samarkande renferme de beaux marchés, des bains, des *khans*, de nombreuses habitations. On y voit des eaux courantes, fournies par une rivière sur les bords de laquelle est une digue qui s'élève à une grande hauteur. Dans plusieurs endroits et au milieu de la partie orientale se trouve une chaussée de pierre, sur laquelle l'eau coule depuis l'endroit nommé *Saffarin* jusqu'à ce qu'elle pénètre par la porte de la ville. Près de là est un immense fossé, dans lequel on a eu besoin d'établir une digue afin de faire refluer les eaux dans la ville. Ce canal, dont l'existence est fort ancienne, coule

Alors que l'heure de la déroute du *Souan-tan* (Sultan) n'était pas encore venue, il y avait dans la ville plus de cent mille familles. Mais aujourd'hui (en 1221-1222), il n'en reste pas une sur quatre. La plus grande moitié était composée de *Hoëi-k'êh* (Ouïgours); des *K'i-tan* (Khitans) et des *Hân* (Chinois)¹ formaient le restant de la population; ces derniers ont des filets de pêche qui ont plus de dix *tchâng* (30 mètres) de longueur. Le nouveau palais du Sultan n'avait pas encore été occupé (par ses nouveaux maîtres). Il y a des perroquets et des éléphants qui, tous, sont disséminés à plusieurs dizaines de *li* au sud-est, et sont des produits du *Yin-tou*².

au milieu des marchés, dans le lieu nommé *Ras-altak*, qui est un des grands quartiers de Samarkande. » (*Mesulek Alabsar. Notices et Extraits des Manuscrits*, par M. Ét. Quatremère, t. XIV, p. 253.)

¹ C'est un fait remarquable que cette colonie de Chinois à Samarkande. Au commencement du XIII^e siècle, il y en avait aussi dans plusieurs autres endroits de l'Asie centrale.

² « *Sih-mi-sse-kan*, dans l'Histoire officielle des Youen et dans le *Si-sé-ki* de Liéou Yéou (déjà cité), est écrit *Tsin-sse-kan*; c'est la ville fortifiée de *Sai-ma-rh-kan* (Samarkande). Cette ville est aujourd'hui située dans l'intérieur des frontières du *Ngao-kan* (le *Kan* hautain de Samarkande et de *Bokhâra*); elle est aussi située au midi du fleuve *Na-lin* (*Narin*, le *Sir daria*, ancien *Iaxarte*). *Tchâng-tchün* vint du nord devant cette ville, en traversant le fleuve *Hôh-tan*. Arrivé là, il passa encore un autre grand fleuve, et parvint à la ville fortifiée de *Sih-mi-sse-kan*, dont la situation est indiquée par un autre fleuve qui vient de l'est, et qui a son cours au nord pour entrer dans le fleuve *Na-lin*. De la « Cour du Nord » (*Pé-t'ing*, ou *Bichbaligh*, dans le Gouvernement d'*I-li*) on arrive à cette même ville. La plus grande partie de la route se fait en se dirigeant à l'ouest. Une fois que l'on a dépassé cette ville, alors la majeure partie du chemin se fait en se

Le Maître (*Tchâng-tchün*) prit occasion de son séjour (à Samarkande) pour demander des renseignements sur l'éclipse de soleil qui avait eu lieu le 1^{er} jour de la 5^e lune (de 1221). Les gens du pays dirent que cette éclipse était arrivée au milieu de l'heure *tchün* (7-9 heures du matin), et qu'elle était restée à 6 parties¹ (sur 10). Le Maître dit (c'est son disciple qui a écrit la *Relation*) : « Antérieurement, à l'époque où nous étions sur le bord du fleuve Louh-

dirigeant au midi. Le plus important (pour Dchinghis-khâan) était de porter la guerre à l'ouest, pour conquérir tout le pays; et c'était à ce territoire (où est située Samarkande) que tendaient tous ses efforts. C'est pourquoi on y fit séjourner l'armée; et la garde de cette place fut confiée à Ye-liu Thsou-t'sai (voir sur ce célèbre personnage l'*Introduction au Livre de Marco Polo*, citée, p. cx et cxxi); lequel commandement fut donné ensuite au gendre [de Dchinghis-khâan] *Tie-mou'hr* (Timour). Jusqu'à la dynastie des Ming, cette ville (Samarkande) fut le chef-lieu d'un grand royaume du *Si-yüeh* (de l'Asie occidentale).

• Youan (l'éditeur du texte) fait observer que, dans l'Histoire officielle des Youen (Mongols), Tai-tsou prit d'abord la ville forte de Tsin-sse-kan, et qu'ensuite il prit celle de Si-mi-sse-kan; c'est une erreur commise par le rédacteur de cette Histoire, qui a fait deux lieux d'un seul; c'est le même exprimé différemment. » (Édit. chin.)

中辰時食至六分止 *thoung tchün*

chi chih tchi, louh fén tchi. On pourrait aussi traduire ce passage : « l'éclipse arriva au milieu de l'heure *chün* (à la fin de la 7^e heure et, au commencement de la 8^e du matin), et cessa après une durée de 6 minutes » (le 分 *fén* étant compté par les astronomes chinois

pour la 15^e partie du 刻 *kèh*, ou 1 minute; 8 *kèh*, de 15 minutes chacun, constituant la durée d'une heure chinoise de 120 minutes (le double des nôtres), et 96 *kèh* (ou quarts de nos heures) constituant 1 jour et 1 nuit).

kiüh¹, nous vîmes cette même éclipse à l'heure *wou*². Ensuite, étant arrivés par le sud-ouest au *Kin-chân* (Mont d'Or, ou Altaï), les habitants nous dirent que le temps de l'éclipse avait duré sept *fén* (7 minutes, ou que l'éclipse avait été de sept parties sur dix). Dans ces trois endroits, les parties éclipsées de l'astre, observées, n'ont pas été les mêmes. On peut en rendre raison par le calcul. Si l'on se trouve placé directement au-dessous de l'astre (*k'i hia*, c'est-à-dire dans l'axe qu'il forme avec le corps éclipsant), alors on le voit complètement éclipsé. Si l'on se trouve placé de côté (*tsái páng tchè*), alors, à une distance de mille *li*³, la gran-

¹ Voir plus haut, p. 45.

² 午 刻 *wou k'eh*, de 11 heures avant à 1 heure après midi = 12^e heure et 1 heure européennes; mais comme cette heure *wou* était à son point culminant (*ting-vou*, v. p. 45), c'était à midi précis. Le Louh-kiüh ou Kéroulun, là où il prend sa source dans les monts *Keng-t'eh*, est à 48° 33' de latitude, et à 106° 48' de longitude du méridien de Paris; Samarkande a été placé par Nassir-ed-din T'ousi à 40° 05' de latitude, et à 98° 20' de longitude des Iles Fortunées; par Ouloug-Beg, à 39° 37' de latitude, et à 99° 16' de longitude. Les géographes européens placent généralement cette ville à 39° 30' de latitude et à 66° 30' de longitude du méridien de Paris. La différence des longitudes serait de 40° 18', ce qui ne peut s'accorder astronomiquement avec la différence des heures de l'éclipse de soleil observée, à moins de supposer, ce qui est vraisemblable, que l'éclipse à Samarkande ait commencé dans la première moitié de l'heure *tchin* (entre 7 heures et 8 heures du matin, soit 7 heures 30 minutes), ou que *Tcháng-tchán* se soit trouvé alors moins éloigné de Samarkande d'environ dix degrés.

³ Environ quatre degrés, à 250 *li* au degré; mais le *li* du temps des Mongols n'ayant été que de 378 mètres, ce ne serait qu'environ trois degrés.

deur de la partie éclip­sée de l'astre devient insensiblement et successivement moindre. Cette année (en 1222), nous sommes dans la 12^e lune intercalaire qui va finir.»

L'envoyé ou commissaire impérial, qui avait été à cheval en reconnaissance, revint et dit que les deux fils impériaux (deux des fils de Dchinghiskhân) avaient expédié des troupes dans les diverses directions, lesquelles avaient détruit les partis de malfaiteurs du pays.

L'empereur s'était arrêté au sud-est des « Hautes montagnes neigeuses » (*tà siuēh chān*). Alors, en cette saison, la neige encombrait les passes (*mén*, « portes ») de ces montagnes, à plus de cent *li*. Son épaisseur ne permettait pas de continuer le voyage. En cette circonstance le maître (Tchāng-tchūn) fut prié de raconter le voyage que l'on venait de faire. Le maître composa à ce sujet les vers suivants :

Du mont *Yūn-chān* (les Monts Célestes) nous avons fait à l'ouest cinq mille *li* ;

De *Ta-chīh* nous avons passé à l'est par vingt stations de postes.

L'année *jin-wou* du cycle¹ au printemps, à la 3^e lune, A-li-sin vint du quartier général de l'armée à notre rencontre. Le Maître (*Tchāng-tchūn*) inter-

¹ L'année *jin-wou* du cycle correspond à la 17^e année du règne de Tai-tsou (1222), à la 15^e année *kiā-ting* de Ning-tsoung des Soung (1222), et à la 1^{re} année *youun-kouang* des Kin (1222). (Éd. ch.)

rogea A-li pour savoir de lui combien il avait traversé de stations de postes. — Il répondit : « Le 1^{er} 3^e jour de la 1^{re} lune du printemps, je partis d'ici pour commencer mon excursion. Après avoir couru à cheval pendant trois jours, par le sud-est, je traversai la Porte de fer¹. Ensuite, le 5^e jour je passai un grand fleuve. Au commencement de la 2^e lune, je me dirigeai encore par le sud-est, et je franchis les « Hautes montagnes neigeuses » (*tá siuèh chán*). La neige y était entassée à une grande hauteur. Mon cheval se cabrait sous les coups de fouet que je lui appliquais; si j'avais voulu sonder l'épaisseur de la neige, je n'aurais pas pu atteindre à la moitié de sa profondeur. Celle à laquelle j'arrivais avec mon cheval en avançant était bien de cinq pieds. Ayant ainsi marché au midi pendant trois jours, j'arrivai au quartier général². »

Le 15^e jour de la 3^e lune (17 avril 1222), on se remit en route avec Liéou, le commissaire impérial. Quatre jours après, nous traversions la ville fortifiée de Kī-chīh³. Nous fûmes avertis par une

¹ Ce ne sont pas les *Portae Caucasiae* ou *Sarmaticae* (*αι Σαρματικαι πύλαι*) des historiens et géographes anciens qui forment le détroit de Derbend, près de la mer Caspienne, mais un autre passage que les historiens persans nomment *تیمور قهلقه* *Timour-kahlakah*, en transcrivant simplement deux mots mongols qui signifient *Porte de fer*, comme les mots chinois *Tih-mén*. La Porte ou les Portes de fer devraient donc être placées à trois journées de marche à cheval de la ville de Samarkande, en se dirigeant au sud-est.

² *Hing-koüng*, l'Ordou du commandant en chef de l'armée qui était Dchinghis-khâan lui-même.

³ *كش* *Kech*, dans les *Tables* de Nassir-ed-din et d'Ouloug-Beg.

On marcha encore pendant quatre jours par le sud-est ; puis on résolut de suspendre l'expédition. On était au 5^e jour de la 4^e lune. On redoutait beau-

il dépasse les grandes « montagnes neigeuses ; » au nord, il a, pour défense, pour boulevard les Portes de fer (*t'ih-mén*). Au delà des « montagnes neigeuses » est le royaume de *Lan-pôh*, qui forme la limite du *Yin-tou* septentrional. » Tel est le passage.

« *T'ai-tsou* (*Dchinghis-khâan*) poursuivit son expédition militaire jusque dans le *Yin-tou* septentrional. Le *Souan-touan* (le Sultan de *Kharizm*) avait franchi au midi les « montagnes neigeuses, » et un de ses parents s'était avancé jusque dans le *Yin-tou* septentrional.

« *T'ai-tsou* fit alors faire volte-face à son armée ; ensuite il envoya derechef un général à sa poursuite jusque là où le fleuve *Yin-tou* (l'Indus) étend ses eaux appauvries (jusqu'à son embouchure, qui se divise, comme celle du Gange et celle du Nil, en une quantité de branches formant un delta). Le *Souan-touan* mourut en retournant (dans son royaume). Néanmoins l'armée mongole poursuivit sa marche jusque vers la frontière de l'Inde centrale.

« Le jour où *A-li-sin* s'était mis en route dans sa précédente expédition était juste le jour où *T'ai-tsou* avait envoyé (des troupes) à la poursuite du Sultan jusque dans l'Inde. C'est pourquoi il passa au midi des « montagnes neigeuses. » Il avait mis trois jours à les traverser. C'est alors que *Tchâng-tchûn* arrivait au terme de son voyage. Alors aussi l'Empereur revenait lui-même aux « montagnes neigeuses » pour fuir les chaleurs de l'été. C'est pour cela que *Tchâng-tchûn*, après avoir traversé les Portes de fer, voyagea encore pendant douze jours pour arriver aux « montagnes neigeuses, » où il s'arrêta.

« Le fleuve *A-mou*, qu'il traversa, est transcrit, dans l'Histoire officielle des *Youen*, *Ngan-pou* (ou *An-mou*), et aussi *A-mou*. Dans l'Histoire inédite de la même dynastie (*Youen pi ssé*), on a écrit aussi : fleuve *A-meï*. C'est le même que, dans les ouvrages bouddhistes, on trouve écrit *Hoeï-tseou* (*Oxus*). Il prend sa source au nord-ouest du grand « lac des Dragons, » des monts *Tsoung-ling*, et son cours prend son embouchure dans la Mer intérieure (*Li-hài* ; c'est la mer Caspienne qui est ainsi nommée). Ce fut après ces événements qu'on établit sur le fleuve *A-mou* (sur ses bords) le « Gouvernement général des *Youen* » (Mongols) comprenant le *Tsoung-ling* avec chacun des royaumes situés à l'ouest de cette chaîne de montagnes. Les

coup de voyager sur les routes par les chaleurs brûlantes et fiévreuses du *Yin-tou* (l'Afghanistan et la vallée de l'Indus). C'est pourquoi on prit le parti de revenir aux « Montagnes neigeuses » pour éviter la chaleur brûlante.

Le souverain (Dchinghis-khâan) fit consulter le sort (*poâh*), qui décida que l'on se remettrait en route le 15^e jour de la 4^e lune. On attendit cette époque fixée. On apprit ensuite que, dans les montagnes du territoire des Hoéï-k'éh (Ouïg'ours), il s'était montré des bandes de rebelles armés qu'il fallait disperser. Le souverain désira que des membres de sa famille allassent les combattre. C'est pourquoi on consulta de nouveau le sort, qui décida que la 10^e lune serait heureuse¹.

Le maître (*Tchâng-tchún*) demanda à retourner à son ancienne résidence (dans son monastère Tao-sse de la province du Chàn-toûng). Cette faveur lui fut gracieusement accordée (par Dchinghis-khâan), car il était monté plus de mille fois à cheval (*tsiân yú k'î*)² depuis qu'il s'était mis en route

Ta-sinzh-chân, ou « grandes montagnes neigeuses » sont aujourd'hui les monts *Ho-lo-san-to* (c'est-à-dire du Khorassan); de l'est à l'ouest, ils s'étendent bien à mille li. » (Éd. chin.)

¹ On peut voir, dans le *Livre de Marco Polo* (p. 180 et note) que c'était l'habitude de Dchinghis-khâan et des autres souverains mongols de consulter le sort avant de livrer bataille. C'était aussi l'usage d'Alexandre le Grand, qui avait à sa suite des devins chaldéens, *Chaldaeivates*, qu'il consultait dans la plupart des résolutions qu'il avait à prendre.

² C'est-à-dire qu'il avait fait plus de mille journées de route à cheval.

pour venir où l'on se trouvait alors. En conséquence, on traversa une haute montagne, celle dans laquelle se trouvait la *Porte de pierres taillée dans les rochers*¹. On aperçut alors comme un rempart démoli, un mur démantelé. Il y avait la principale des pierres qui était placée en travers de la porte et formait antérieurement comme un pont au-dessus; cette pierre était alors renversée par terre où elle gisait délaissée. Cet endroit, qui est l'entrée de la porte ou passage couvert, avait été ainsi bouleversé récemment par les troupes. Le maître fit sur cette gorge de montagne, après l'avoir traversée, les vers suivants :

Au nord des eaux la Porte de fer présente encore un aspect formidable;

Au midi des eaux la Gorge de pierres a été changée en un lieu qui inspire la terreur².

¹ Cette porte était formée de rochers dans lesquels l'ouverture avait été taillée; c'est ce qui lui avait fait donner le nom de *Porte de pierres*. Elle ne doit pas être confondue avec la *Porte de fer*, percée également dans des rochers, mais dont la couleur ressemblait à celle du fer.

² « Youan remarque qu'au midi du fleuve *A-mou* et au nord des « montagnes neigeuses » (la chaîne des monts *Himalayés*) il faut placer entre eux un autre fleuve, le *Yin-tou* (l'*Indus* ou *Sindhou*). La gorge de pierres ou de rochers dont il est question dans le texte, c'est celle par où passe le cours supérieur du *Yin-tou* (l'*Indus*). Le fleuve *Yin-tou* se nomme aussi *Sin-théou* (*Sindhou*). Il est dit, dans la Relation de *Fäh-Hien*, le *Fo-koué-ki*, traduit par M. Abel Rémusat : « On franchit le *Tsoâng-ling* par le sud-ouest, et on marche pendant quinze jours. Cette route est difficile et dangereuse. Ce ne sont partout que des bords escarpés qui obstruent et entravent complètement la route. Ces montagnes ne sont formées que de rochers.

Les hommes qui étaient allés à l'ouest pour combattre (les révoltés) étaient de retour. Ils avaient fait beaucoup de butin en grains de corail. On eut la soumission du chef des rebelles, au moyen de deux lingots d'argent. On lui avait aussi acheté cinquante souches d'arbres (*tchôu*), hautes chacune d'un pied et plus¹.

Des escarpements (*pîh*) y sont établis (pour servir de défense et empêcher le passage) dans une étendue de mille *jîn* (chacun de 8 pieds chinois = 2,664^m). Quand on regarde cette gorge d'en haut, la vue se trouble (*moâh hioàn*, on éprouve comme un vertige). En bas, il y a des eaux courantes que l'on nomme le fleuve *Sin-théou*. Autrefois, les anciens percèrent les rochers pour lui ouvrir une route de passage. Après s'être élevé lentement par des degrés, on passe le fleuve (*nîh hién huân kouo kô*). Les deux bords escarpés (du fleuve) sont distants l'un de l'autre de quatre-vingts pas (*pou*). Quand on a passé le fleuve on arrive alors au royaume de *Ou-tchang* (Oujjana) qui est le *Tiën-tchu* (ou l'Inde) du nord. Les cours d'eau que l'on traverse se dirigent à l'ouest, où se trouve le royaume que l'on nomme *Ou-to*, qui est un royaume de l'Inde septentrionale (voisin du Cachemire).

« On remarque à ce sujet que le pays de *Ou-to*, du temps des Han (cent vingt ans avant notre ère), était le royaume de *Pa-ta-k'e-chân* (Badakchan d'aujourd'hui ?). Le Hien-tou devait être situé à l'ouest, où se trouve le cours inférieur du fleuve; et ces « Gorges de rochers » dont il est question dans le texte sont alors sur le cours supérieur du même fleuve. » (Édit. chin.) = Le nom de *Ou-to* est vraisemblablement le pays des *Outoâlas* (les habitants du pays de *Outoâ*), peuples énumérés, dans le *Vichnou Pourâna*, traduit par Wilson (*Peuples et contrées*, p. 191, éd. in-4°), avec les *Kâs'miras*, Kachmiriens, et autres peuples de la même région de l'Inde septentrionale. Il est remarquable que, l'année 400 de notre ère, un voyageur bouddhiste chinois ait ainsi reconnu le cours supérieur de l'Indus, au delà de la haute et longue chaîne des monts Himâlayâs, ou Himavat, l'ancien *Ἰμαον ὄρος* de Ptolémée.

¹ « Youan remarque que, dans le *Tchih fang 'ai ki* (Mémoires sur les régions étrangères), il est dit que, en voyageant à l'ouest des

Le 5^e jour de la 5^e lune (en juin 1222), on retourna à la ville fortifiée de Sîh-mi-sse-kan (Samar-kande). Le 8^e jour de la 8^e lune (en septembre), on se mit de nouveau en route pour arriver au lieu où devait être le dernier terme du voyage. Le 12^e jour on traversa la ville fortifiée de Kîh-chîh¹. Le lendemain on voyagea avec une escorte de plus de mille cavaliers. On pénétra dans l'intérieur des hautes montagnes par une route différente en dehors des Portes de fer. On traversa un torrent dont l'eau était rouge et montait jusqu'au genou. Il y avait là des pics escarpés d'une hauteur de plusieurs *li*. En tournant vers le sud-est on s'engagea dans une montagne, à la base de laquelle s'échappaient des sources d'eau salée. Une fois exposées au soleil, les eaux se transforment en sel parfaitement blanc. En outre, dans la direction du sud-est les eaux se divisent pour couler à l'ouest du Tsoung-ling. A travers une de ses brèches on aperçoit un torrent élevé qui ressemble à un bloc de glace ; ce torrent est entièrement de sel.

Le 14^e jour on arriva au pied du côté sud-ouest de la Porte de fer et l'on se prépara à se frayer une

monts *Tsoung-ling*, on trouve un royaume qui est nommé *Tê-pêh-têh* (Tibet), lequel ne se sert ni d'or, ni d'argent comme monnaie, mais bien de corail et de perles. Il y est dit aussi qu'à l'occident est la « mer rouge » (*hoâng-hài*) située à l'ouest de la « région céleste » (*Tièn-fâng*, l'Arabie) et dont les eaux sont toutes de couleur rouge. On raconte que le corail est rendu complètement rouge une fois exposé aux rayons du soleil. » (Éd. chin.)

¹ Voir les notes 3, p. 76, et 4, p. 77.

issue à travers la montagne. L'entrée de cette montagne est bordée de précipices et de rochers abrupts fort élevés. A droite sont des fragments de rochers tombés dans des précipices ; les eaux des torrents s'y engouffrent, et disparaissent à un *li* de distance. Au milieu de l'automne, ces torrents se précipitent dans le fleuve (*ti-hó-cháng*). La force de ce dernier peut alors être comparée à celle du *Hoáng-hó* (le fleuve Jaune en Chine); on monte sur des nacelles pour le traverser. En marchant par le sud-est, pendant 30 *li*, on ne rencontre plus de cours d'eau ¹.

Pendant la nuit on traversa la ville fortifiée de *Pan-li* (Balkh), qui est très-grande. Après avoir marché à l'est pendant quelques dizaines de *li*, on trouve une rivière que l'on peut traverser à cheval avec précaution ².

Le 22^e jour, on arriva au but du voyage, et on se rendit à l'audience (donnée par Dchinghis-khâan). L'homme professant la doctrine du Taó (*táo-jîn*, c'est-à-dire *Tcháng-tchûn*) vit l'empereur. Il ne se prosterna point en fléchissant les genoux pour faire la salutation. Il entra dans la tente, le corps incliné, les mains jointes, et rien de plus. Le 27^e jour on se dirigea avec des chars et des chevaux vers le nord. Au commencement de la 9^e lune (en oc-

¹ « Youan fait observer qu'il est encore ici question du passage du fleuve *A-mou*. » (Édit. chin.)

² « Youan remarque qu'il est ici question du passage d'un affluent supérieur du fleuve *Yin-tou* (l'Indus). » — Cela est plus que douteux, toutes les rivières, à cette distance de Balkh, étant plutôt des affluents de l'Oxus que de l'Indus.

tobre 1222), on passa le fleuve sur un pont en bois, et on continua de marcher au nord ¹.

¹ « Les Sources d'eau salée sont situées à l'ouest des montagnes de la Porte de fer. Ces mêmes sources, en coulant par le nord-ouest, s'en vont former un grand lac salé (le lac d'Aral). Dans la Vie de Kouo Pao-yüh, insérée dans l'Histoire officielle des Youen (ou Mongols; voir mon Introduction au Livre de Marco Polo, p. cxii-cxx), il est dit que T'ai-tsou (Dchinghis-khâan) investit le grand lac salé du titre de Roi des eaux bienfaisantes (*hoü tsî wány*). Dans la Relation de l'Expédition de Liéou Yéou en Occident (*Liéou Yéou st ssé hi*, ib. p. cxxxiii) il est dit que, « lorsque l'on a traversé la ville fortifiée de Na-chang, on trouve des montagnes toutes pleines de sel, formé de blocs brillants comme du cristal. » Na-chang est Kih-chih (Kech).

« Après avoir marché pendant trois jours, apparaît une montagne qui s'appuie sur le bord d'un fleuve dont les eaux, du volume de celles du Hoàng hó, coulent au nord-ouest et vont se rendre dans le grand lac salé (le lac Aral); or, toutes les rivières qui coulent à l'ouest des monts Tsoang-ling se réunissent dans ce même lac. Le fleuve en question est donc le fleuve A-mou.

« Il est dit, dans le *Nán hoü jîn t'ou*: « Les eaux de la mer intérieure (la mer Caspienne confondue avec le lac d'Aral) sont grossies par ses affluents (*háo*) et très-salées (*chin hién*). Quelques personnes disent que c'est parce qu'elle reçoit les eaux de ce fleuve (l'Amou). »

« Après avoir marché à l'est pendant quelques dizaines de li, on traverse ensuite une rivière; c'est alors une source supérieure du fleuve Yin-tou (voir la note précédente). Au commencement de la 9^e lane on traversa un fleuve sur un pont en bois et on se dirigea vers le nord: c'est alors le Pont flottant du fleuve A-mou, qui auparavant avait été détruit; les troupes du gouverneur l'avaient réparé. Or, Tchâng-tchün, après son entrevue avec l'Empereur (Dchinghis), dut le traverser pour se remettre en route dans la direction du Nord.

« En lisant cette Relation, on y apprend, ainsi qu'en consultant l'Histoire primitive des Youen (Mongols) et la Vie de Yé-liu Tsoü-tsaï, que l'Empereur (Dchinghis-khâan) arriva dans le Yin-tou oriental en franchissant à cheval le passage de la Porte de fer; qu'il vit le pic nommé Kih-touan « pic en forme de corne, » en sanskrit ग्रीध्रकौट Grīdhṛakouta, le « Pic du Vautour, » près de Nādjagrīha, célèbre chez les Bouddhistes, où il conféra des grades et distribua des

Observations finales. On ne peut mieux, selon nous, exprimer le devoir de la critique historique, que ne le fait, dans ses dernières réflexions, l'éditeur et commentateur chinois du document important, sous le rapport géographique et historique, dont je viens de donner la traduction intégrale. On peut voir aussi, dans la traduction également intégrale de tous les commentaires chinois qui accompagnent le texte de la relation, à quel degré d'avancement les écrivains chinois sont parvenus, dans la connaissance de l'histoire et de la géographie de contrées que l'on pouvait supposer et que l'on suppose ordinairement être complètement ignorées d'eux. C'est cependant dans les ouvrages chinois que l'on a déjà puisé la plus grande partie des notions historiques et géographiques que l'Europe possède sur l'Asie centrale, et

récompenses à son armée (*pán ssé tché*). Mais, d'après l'Inscription laudative que Tseu-tching, qui vivait sur la fin de la dynastie des Soung, écrivit en l'honneur de (Yé-liu-) Tsou-tsaï, surnommé *Chin-tào* (au savoir divin), on n'y voit pas que l'armée de Taï-tsou ait franchi les « montagnes neigeuses; » qu'après s'y être reposée, elle se soit avancée sur le fleuve Yin-tou du nord, et qu'ensuite, par une marche rapide, elle ait atteint la mer en la suivant jusqu'à l'Inde orientale (*tchi toûng Yin-tou*).

« Quant à la Porte de fer, (l'Empereur Dchinghis) la traversa réellement en se rendant au nord des « Montagnes neigeuses, » qui sont très-éloignées de l'Inde.

« Après un examen approfondi on peut constater, comme résultat, que Tsou-tsaï demeura dix ans dans le *Sî-yüeh* (l'Asie occidentale); qu'il séjourna dans la ville fortifiée de *Tsin-sse-kan* (Samarkande); que l'on n'a aucune raison d'admettre qu'il ait été un des compagnons du voyage à la Porte de fer, ni que, de là, il se soit rendu dans l'Inde. Dans l'Inscription érigée en l'honneur de cet homme d'un si grand savoir (*Chin-tào*) on témoigne le désir de relever tous les mérites de Tseu-tsaï; c'est pourquoi on a éloigné, dans tout ce que l'auteur de l'Inscription a recueilli sur sa vie, les faits relatifs à l'Inde et à la Porte de fer. Celui qui ne sait pas être scrupuleux et sincère n'est pas un écrivain digne de ce nom (*pouh hōh*). » (Édit. chin.)

même sur l'extrême Asie ; notions que l'illustre voyageur vénitien Marco Polo avait le premier révélées à l'Europe dans son livre si véridique et si longtemps dédaigné. Mais les sources chinoises sont bien loin d'être épuisées ; elles n'ont été encore en quelque sorte qu'aperçues de loin. Elles seules peuvent donner des dates et des faits certains sur l'histoire asiatique des époques antérieures aux écrivains arabes et persans.

Je ne terminerai pas ces observations sans rappeler que, moins de trente ans après le voyage du religieux *Tao-sse* qu'on vient de lire, deux autres religieux européens, Du Plan Carpin et Rubruquis, dont nous avons aussi les relations, et le célèbre voyageur vénitien Marco Polo, qui les prime tous, suivirent à peu près la même route que *Tchâng-tchûn*, mais en sens contraire. On peut se figurer les difficultés et les périls de toutes sortes que ces derniers voyageurs durent éprouver pendant leur longue route en traversant ces contrées de l'Asie, alors presque complètement inconnues, entrecoupées de tant de hautes montagnes, de fleuves, de déserts sablonneux, et habitées par des populations peu civilisées, occupées à défendre leur indépendance contre les armées envahissantes des Mongols, qui dévastaient sur leur passage tout ce qui leur opposait de la résistance. Il est vrai que nos voyageurs européens eurent, comme le voyageur chinois, l'avantage d'être accompagnés, dans leur voyage de trois années, par des commissaires mongols qui les dirigèrent, veillèrent à leur sûreté, et leur aplanirent bien des difficultés. C'est une ressemblance de plus qu'ils eurent entre eux, et qui leur permit d'en revenir sains et saufs. La traduction de la relation presque contemporaine de *Tchâng-tchûn* peut être une utile introduction à la lecture de leur propre relation.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME IX, VI^e SÉRIE.

MÉMOIRES ET TRADUCTIONS.

	Pages.
De la traduction arabe de Dioscorides, et des traductions arabes en général. Études philosophiques pour faire suite à celles sur Ebn Beithâr. (M. L. LECLERC.).....	5
Relation du voyage de K'hiéou, surnommé Tchang-tch'un (Long printemps), à l'ouest de la Chine, au commencement du XIII ^e siècle de notre ère. (M. PAUTHIER.).....	39 <i>86</i>
Notice sur Orwa ben el Ward. (M. R. BOUCHER.).....	97
Extraits du livre intitulé : Solutions de passages de l'Écriture Sainte, écrites à la demande de Héthoum I ^{er} , roi d'Arménie, par le vardapet Vardan; traduits de l'arménien vulgaire sur le texte original. (M. ÉVARISTE PRUD'HOMME.)....	147
Le Mahâbhârata, poème épique de Krishna-Dwaipayana, traduit complètement pour la première fois du sanscrit en français. (M. HAUVETTE-BESNAULT.).....	205
Études bouddhiques. Sûtra des quatre perfections (Chatushka nirahâra). (M. FEER.).....	269
Notice sur le couvent ibérien du Mont Athos. (M. Victor LANGLOIS.).....	331
Recherches sur la langue de la rédaction primitive du Livre d'Énoch. (M. J. HALLÉVI.).....	352
Essai sur les formes de pluriels en arabe. (M. Hartwig DERENBOURG.).....	425

NOUVELLES ET MÉLANGES.

Procès-verbal de la séance du 14 décembre 1866.....	87
Règlement de la Bibliothèque. — Annexe au Règlement. — Service intérieur de la Bibliothèque. — Une traduction hébraïque du livre de Hénoch. (J. DERENBOURG.) — La prononciation du ע (J. D.)	

	Pages.
Procès-verbal de la séance du 11 janvier 1867.....	239
Procès-verbal de la séance du 8 février 1867.....	240

Sepher Taghin. Liber coronularum. (J. DENHOBURG.) — Quelques observations sur l'accent *zakeph-katon* en hébreu. (J. D.) — Deux passages dans le IV^e volume des *Prairies d'or* de Masoudi. (J. D.) — Un vers du *Ta'rifât* expliqué. (J. D.) — Topographie de la Petite et de la Grande Arménie, par Nersès, D' Sarkissan. (Victor LANGLOIS.) — Lettre adressée à M. Reinaud. (N. DE KHANIKOF.) — *Oho Saka* (Léon DE ROSNY.) — Un document sur les Falachas. (Hermann ZOTENBERG.) — *The life or legend of Gaudama, the Buddha of the Burmese, with annotations.* (J. M.)

Procès-verbal de la séance du 8 mars 1867.....	395
Procès-verbal de la séance du 10 mai 1867.....	396

Rapport fait à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, par la Commission spéciale chargée de l'examen du projet d'un *Corpus inscriptionum semiticarum*. — *Macrizii de valle Hadhramaut libellus arabice editus et illustratus.* (Ch. DEFRÉMEY.) — *Oriental mysticism, etc.* (GARCIN DE TASSY.) — *Die preussische Expedition nach Ost-Asien.* (Léon DE ROSNY.)

Procès-verbal de la séance du 12 avril 1867.....	525
Table des matières.....	527

FIN DE LA TABLE.